

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules-Bernard BERTRAND

La littérature valaisanne contemporaine,
partie II

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1941, tome 40, p. 143-154

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

LA LITTÉRATURE VALAISANNE CONTEMPORAINE *

Marcel Michelet

Ce chanoine de l'Abbaye de St-Maurice, Dr en théologie et en philosophie, est né en 1906 à Haute-Nendaz. En 1938, il écrivait, en collaboration avec son confrère, le chanoine Dayer, une biographie romancée de son combourgeois, le chanoine Pierre Bourban, et, en 1939, un commentaire de haute exégèse sur les *Béatitudes*. Subitement, en 1940, il s'imposait à l'attention du public par son *Village endormi*, roman qui pourrait être une autobiographie où il décrit la vie intime, calme et rythmée selon l'ordre des occupations et des distractions hivernales, d'une brave famille de paysans dans le cadre d'un village alpestre. Emaillé de traits tour à tour amusants et émouvants, rayonnant de foi, de tendresse et d'optimisme, ce livre témoigne d'une psychologie subtile et d'une formule d'expression très personnelle, à la fois simple et choisie.

La sympathie aidant, d'humbles modèles, insignifiants pour le profane, sont comme idéalisés et haussés à la taille de types représentatifs d'une région et d'une race que le « progrès » s'apprête à dénaturer et à banaliser.

Depuis le *Village dans la montagne*, de Ramuz et de Bille, jamais la vie d'un village valaisan n'avait été étudiée avec autant de compréhension et d'amour. Aussi est-ce avec impatience que nous attendons le pendant que M. Michelet nous doit : « Le Réveil du Village ».

André Closuit

André Closuit appartient à l'une des plus anciennes familles bourgeoises de Martigny où il naquit en 1899, ce qui explique la remarque de Jean Nicollier que « l'inspiration autochtone habite en lui et plie sa main à ses caprices

* Cf. *Echos*, avril-mai 1941.

autoritaires ». Maniant avec une égale dilection le pinceau (il a exposé à Zurich et à Lausanne entre autres), le crayon et la plume, cet artiste délicat et raffiné aurait, avec moins de timidité, mis son nom en vedette dans le monde romand des livres et des arts. Mais il s'efface à tort et de plus en plus, ne pouvant ou ne voulant se prêter au tam tam de la réclame, Closuit voit en peintre, sent en poète et écrit en styliste qui pousse jusqu'au scrupule le souci de la forme. A remarquer la tendance de Closuit à décomposer ses phrases en hexamètres. Il illustre lui-même ses ouvrages de dessins à la plume ou au crayon.

Dans ses *Images d'un pays* (1928), il nous initie au plaisir qu'il éprouve personnellement au contact ou au spectacle des êtres les plus familiers : le curé, le notaire, le régent, le paysan, l'âne, la chèvre, et des choses les plus communes et pourtant les plus sacrées : la vigne, le vin, le foin, le blé. Suivirent, marquant un constant progrès, les *Contes des Vignes et des Montagnes* (1930) et un *Crime au Village* (1934), recueil de nouvelles d'un saisissant réalisme, toutes inspirées par des types ou des sites foncièrement valaisans. Des drames domestiques y côtoient des historiettes cocasses et le grave conteur se double par ci par là d'un pince-sans-rire insoupçonné.

André Closuit, qui a plus d'une corde à son arc, a aussi abordé le théâtre : la troupe de Finhaut a joué de lui en 1938 le *Pèlerin anxieux*, une pièce peut-être trop relevée pour une scène de village et qui est restée inédite. Il n'a publié que trois de ses œuvres sur les sept ou huit qu'il a écrites en réalité, et garde en portefeuille un roman, un drame en deux actes : *Le Brouillard sur le col*, deux recueils de nouvelles et un de petits poèmes en prose.

Lucien Lathion

Ressortissant de Nendaz, où il naquit en 1893, il quittait déjà le gymnase de Sion après la V^e littéraire pour entrer au service des C.F.F. Mais les lettres de voiture ne lui firent heureusement pas perdre le goût des lettres tout court. Il est actuellement chef de gare à Sierre. Bien qu'absorbantes et lourdes de responsabilité, ces fonctions garantissent à leur bénéficiaire une sécurité qui se réfléchit

dans le moral en jovialité, en débonnairété et en la sérénité digne d'un sage antique.

Dans ses loisirs, Lathion pince ou plutôt pinçait de la lyre qu'il excellait à accorder et qu'il eut tort de briser. La preuve en est ses *Heures pensives* (1926), sonnets et poèmes d'une facture impeccable et d'une sensibilité frémissante. Le poète doit se contraindre pour afficher du dégoût ou du scepticisme, alors que la bonté et la santé éclatent dans chacune de ses strophes. Écoutons-le :

Mes rêves sont subtils, mes bonheurs délicats :
Dans le royaume des livres, je me pavane,
Et j'éprouve, à toucher leurs beaux flancs de basane,
Le seul plaisir humain dont je fasse un peu cas.

Que m'importent les sots et la hargne et l'envie,
Puisque, cherchant le beau dans les livres païens,
Je m'occupe à bercer par l'étude la vie.

Depuis qu'il a répudié Polymnie pour Clio, l'ondoyant Lathion s'est adonné surtout à l'histoire littéraire (il s'est spécialisé dans les recherches sur les passages ou séjours en Valais des romantiques, Chateaubriand, de Sénancourt, Dumas, Georges Sand).

Albert Maret

Né à Champsec (Bagnes) en 1900, ingénieur-électricien à Oerlikon, Maret contraste avec ses prédécesseurs entremontants, les Besse de Larzes, Charvoz, Fellay, par l'élan de ses effusions et son esprit de nouveauté. Dans son *Flux des Heures* (s. d., autour de 1922), il nous ouvre son âme, théâtre d'un conflit entre le Désespoir et la Foi, laquelle finit par l'emporter :

Je suis las de toujours poursuivre
Les ailes d'or de mes visions ;
Je trébuché comme un homme ivre
Tourné vers le grand horizon.

Maret avait dû méditer autant le *Livre de Job* que les *Fleurs du Mal* de Baudelaire ou les *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle. Il possédait à un haut degré, si haut qu'on s'essoufflait parfois à le comprendre, le don de

s'exprimer en symboles et en métaphores ; il affectionnait les néologismes hasardés et les épithètes rares. Mais comme ses émules, Lucien Lathion et Marc Pont, dont les *Lèvres déclosetées* se refermèrent bientôt, il est descendu depuis longtemps du Parnasse, la terre ferme leur offrant des réalités plus consistantes.

Charles Denier

Bourgeois de Liddes, mais né à Martigny en 1894, Charles Denier commença le gymnase au collège St-Michel à Fribourg, puis se lança dans le commerce. Il est établi à Lausanne où il s'occupe de radiophonie et de photographie. Jeune encore, il sent sourdre en lui un besoin impérieux d'écrire. Comme sa facilité est grande, il tâte de tous les genres. Il publie des poèmes : *L'Archange*, évocation de souvenirs d'enfance où la mélancolie et la tendresse filiale se nuancent d'amertume ; *Le Balcon*, *Sous le ciel*, *Nativité*, poèmes religieux ; des romans alpestres : *L'Étreinte* (1921) parut d'abord en feuilleton dans la *Gazette de Lausanne* sous le titre *Jean-Marie et Valentine* et fut primé par la Fondation Schiller, puis *Les Joueurs de musique à bouche* (1928) dont la valeur fut reconnue par la *Bibliothèque universelle* qui en publia des fragments.

Après six ans « de silence et de luttes », l'écrivain rentre en scène (1934) avec un volumineux bagage qui n'est plus, et pour cause, signé du pseudonyme suggestif *d'Antée*, Denier ayant découvert de nouveaux filons d'inspiration dans sa patrie adoptive. Signalons : *Mon gosse et moi*, roman moderne, *Cercueils de réserve*, *Le Fils de Lady Chatterley*, *L'Enfant*, drame moderne, *L'Étagère aux cristaux*, *Dernier jeu*, *Patrie*, poèmes, et un gros ouvrage de métaphysique : *L'Éveil*, pas moins, sans compter des chansons, des sketches, etc. Une production aussi abondante, aussi dispersée suppose fatalement une valeur inégale, et j'ai l'impression que celle des œuvres du début, spécifiquement valaisannes, l'emporte sur celle des suivantes.

Denier avait un genre à lui, et, quoiqu'il s'en défendît, apparenté à celui de Ramuz : un style robuste, tout en nerfs et en muscles, un réalisme de bon aloi, frisant parfois la brutalité, un don de décrire qui laisse aux scènes

successives, présentées sans apprêts ni artifices, en phrases simples, heurtées, saccadées, le soin d'intéresser et d'émouvoir le lecteur. Mais dans la seconde série de ses œuvres, l'écrivain n'aurait-il pas sacrifié à un symbolisme outré ? Nous écarquillons les yeux devant des vers comme ceux-ci :

Agathe en verre pour les Anges, toute bleue :
Un œil. L'autre honteux, ne m'en souviens pas bien.
Lui modeste et blanc de la tête à la queue
Et rempli de bonté, non de chat, mais de chien.

(*Larmes de lune*).

Alphonse Mex

Bien que né à Yverne en 1888, élevé dans le canton de Vaud et domicilié à Territet où il est inspecteur d'assurances, Alphonse Mex est resté fidèle à son canton d'origine. Bagnard, il aime faire des séjours et se retremper au hameau familial. Par contre, comme écrivain, c'est dans son canton d'adoption et surtout dans le Grand District qu'il trouve de quoi satisfaire sa verve insatiable. Encore un qui abuse de sa facilité ; grandi dans le vignoble, il sait que la qualité de la récolte est généralement en rapport inverse de la quantité... Il a pourtant de l'esprit de reste, de l'entrain et le sens du comique, de la satire et de la mystification. Aussi bien, à ce disciple de Démocrite, le conte gai, alerte, la vaudoiserie conviennent-ils mieux que le drame et le roman à thèse. Voici quelques-unes des œuvres de ce rival de Marius Chamot : *La politique à Sami* (1923), comédie en 4 actes qui a dépassé 50 représentations ; *En marge du code* (1924), vaudeville¹ ; *Mystification* (1925) ; *Conscience*, drame social contre l'alcoolisme ; *Le Jardin du mal* (1930), roman social contre les stupéfiants ; *Amour et politique*, scènes vaudoises ; *La Main noire* (1935), sorte de roman policier, pétillant de fantaisie ; *Le Carnaval des flibustiers* et *Oiseaux de passage*, comédies ; *La Cour des miracles*, farce ; les *Contes du pays romand*, etc.

¹ A. Mex a été greffier du juge de paix d'Aigle.

Gaspard Darbellay

Né à Liddes en 1893, établi à Lausanne comme employé de banque, Gaspard Darbellay est resté attaché à son village d'origine par le fil merveilleux des souvenirs d'enfance. La carrière littéraire de Darbellay s'annonce en 1928 par les *Solitudes bucoliques*, tableautins pleins de fraîcheur et de naïveté de paysages et de mœurs agrestes. Le roman *Augustin Dorsa, Valaisan*, accueilli d'abord en feuilleton par la *Gazette de Lausanne* et emprunté à Liddes et à ses hameaux, séduit par ses descriptions puissamment objectives.

D'autres amateurs

D'autres amateurs, pour être moins connus ou avoir renoncé ou hésité à publier leurs œuvres, ont eux aussi contribué à l'enrichissement de notre patrimoine culturel. Je continuerai à ne nommer que les vivants — à l'exception toutefois de *Pierre Bioley*, (1880-1929), de St-Maurice, pharmacien, dont les chansons livrées au compositeur Arthur Parchet ont de l'humour et de l'enjouement, mais qui, plus souvent, la malchance s'acharnant sur les êtres inoffensifs et sensibles, se chanta à lui-même de mélancoliques plaintes — les morts ayant déjà été recensés, soit dans l'*Anthologie* de M. Henri Bioley, qui y a réservé à quelques-uns une place dont ils auraient été les premiers surpris, soit dans mon *Valais intellectuel*. Citons-les sommairement par rang d'âge :

Le chanoine de Sion *Candide Fellay*, du Châble, né en 1859, longtemps curé de Collombey, a été couronné en 1922 aux jeux floraux de Toulouse avec la distinction de la Fleur d'Or pour des poésies candides comme son prénom¹.

Le Dr *Maurice Charvoz*, de Bagnes également, né en 1865, négociant retraité, possède un cerveau à multiples registres mais capricieux. Il passe de la biologie à la philosophie, saute de la médecine à la sociologie, vole de

¹ M. Fellay est mort en janvier, quand ces pages étaient déjà écrites.

l'histoire et de la politique à la poésie, sans compter la traduction des œuvres du Tessinois Roméo Manzoni. Il a publié en 1909 un volume de gracieuses poésies, *Edelweiss*, où perce quelque doctrinarisme.

François Delacoste, né en 1874, de Monthey, ingénieur forestier, a, depuis une quinzaine d'années, un recueil de poèmes prêt à l'impression. La mine qu'il explore avec le plus d'aisance est le genre badin, un peu moqueur et bougon : on n'est pas de Monthey pour des prunes.

Le Dr *Pierre Besse*, de Bagnes, né à Riddes en 1877, professeur à l'Université de Genève, a déposé la plume pour le scalpel, et c'est dommage, car ses *Essais de Littérature alpestre* (vers 1900) décelaient de vraies dispositions pour les lettres.

Philippe Farquet, né en 1880, de et à Martigny, est un autodidacte devenu habile ouvrier de la plume. Fervent de botanique, il fleurit avec tout ce que ce verbe comporte de fraîcheur, de parfum, de coloris, les monographies régionales ou les réminiscences historiques qu'il communique à la presse presque chaque semaine.

Céline Renaud, de Monthey, et *Alfred Delavy*, de Vouvrý, apportent une note de mignardise et de sentimentalité dans leurs croquis hebdomadaires de paysages et de personnages, ou de vie familiale et villageoise.

Clément Bérard, né en 1892, du Levron, instituteur à Sierre, a composé deux recueils, l'un de légendes, de traditions, de coutumes, *Au Cœur du Vieux Pays* (1926), l'autre de contes médiévaux destinés spécialement à la jeunesse, *Fritz le Hardi*.

Jean Broccard, d'Ardon, né en 1900 et fixé à Martigny, le cœur en écharpe, confesse avec la franchise de Diogène son désarroi, ses tristesses, ses rancœurs dans *Voix crépusculaires* (1940) :

Mon âme est un étang qui rêve au clair de lune.
Son eau profonde frissonne dans la nuit ;
Les grands loups de la Faim, les loups de l'Infortune
S'y donnent rendez-vous quand leur espoir s'enfuit.

Victor Dupuis, né en 1908, avocat et publiciste à Martigny, vient de publier une plaquette de vers et de prose : *Images* (1940), choix d'impressions « fugitives » et d'aphorismes « sans valeur » (que de sévérité pour lui-même !), où s'affirment un esprit observateur et une âme portée à la méditation et à la contemplation.

Il y a une vingtaine d'années, les deux frères *Bernard* et *Maurice de Lavallaz*¹, de Monthey, aujourd'hui l'un industriel et l'autre notaire, ciselaient des sonnets héroïques qui ne manquaient ni de souffle ni d'habileté. Leur ferveur poétique eut, hélas ! la durée d'un feu d'artifice ; ils furent bientôt repris, comme tant d'autres, par le prosaïsme des affaires et de la politique.

De quelques Confédérés

D'aucuns accuseraient ma nomenclature d'être incomplète, injuste et ingrate, si elle n'englobait quelques Confédérés devenus en quelque sorte Valaisans soit par leur naissance, soit par un séjour prolongé, soit par l'attachement effectif qu'ils portent à notre canton. Deux d'entre eux, Edmond Bille et le chanoine Poncet, ont même reçu la bourgeoisie d'honneur des communes de Chandolin et de Finhaut.

Mentionnons-les par ordre d'ancienneté.

Albert Duruz, alias *Solandieu*, Fribourgeois, né en 1860, fonctionnaire à Sion, puis retraité C.F.F., qui, pendant 35 ans, s'est appliqué avec une persévérance, une sympathie et un enthousiasme des plus louables à célébrer le Valais traditionaliste et pittoresque. (*Par les sentiers*, croquis, *Légendes valaisannes*, *Petites chroniques valaisannes*, *Ames de paysans*, *Rupture*, romans ; les *Châteaux valaisans*, le *Valais pittoresque*, etc.)

Charles Haegler, Bâlois par son père et Valaisan par sa mère, est né à St-Maurice en 1875. Depuis 40 ans et plus,

¹ Décédé depuis lors.

— notamment dans le *Nouvelliste valaisan* qu'il fonda en 1902 et rédigea sans interruption, — il œuvre avec un brio, une lucidité, une verdeur d'esprit qui triomphent des obstacles, des épreuves et des déceptions.

M. Haegler, pseudonyme *Charles St-Maurice*, a sans doute adopté pour ligne de sa conduite professionnelle et politique (il fut conseiller et juge de commune, et il est actuellement préfet de district et député au Grand Conseil qu'il présida), l'optimisme, la confiance, l'espoir qu'il prêchait dans un volume : *La joie d'être*, publié en 1900.

Edmond Bille, Neuchâtelois, né en 1878, fixé depuis sa jeunesse à Sierre et à Chandolin. A côté du pinceau et du burin, Bille manie une plume qui ne leur cède en rien en vigueur, en franchise, en originalité ; car, qu'il peigne ou qu'il écrive, il a un style qui ne doit rien à personne. Il a publié un carnet de voyage en Islande enrichi de pointes sèches : *Cap au Nord* (1928), des souvenirs autobiographiques : *Les Heures valaisannes, Ombres portées* (1931), et, tout dernièrement, *Carquois vide*, qui nous restitue le temps de la « dernière grande guerre ». L'ancien rédacteur-illustrateur de *l'Arbalète* (1916) n'a jamais dépouillé son faible pour l'ironie et la satire et ce n'est pas nous qui l'en blâmerons, car il ne dépasse pas trop la mesure.

Après s'être fait assimiler par le Valais, c'est lui qui s'est assimilé le Valais dont il a fait un décor de vie patriarcale et fruste. L'hommage qu'avec la collaboration de Ramuz, alors à ses débuts, il lui rendit en 1908, *Le Village dans la montagne*, reste, avec les *Quatrains* de Rainer Maria Rilke, l'un des plus magnifiques et précieux qu'il ait jamais reçu de ses admirateurs.

Vérifiant l'adage que bon sang ne saurait mentir, *Corinna* et *René-Pierre Bille* suivent dignement les traces paternelles. La première s'est révélée dans un récent concours et le second a publié déjà deux plaquettes de vers : *Impulsions* (1938) et *Terres sauvages* (1940). Si ces premiers ont l'abandon, la curiosité, la fougue de la jeunesse, elles en ont aussi l'inexpérience, la gaucherie et cette tendance si commune aujourd'hui à s'émanciper des règles classiques de la prosodie.

Louis Poncet, Genevois, né en 1898, chanoine de l'Abbaye et curé de la paroisse de St-Maurice. Pendant son ministère à Finhaut, il y fonda le *Théâtre valaisan* destiné « à jouer dans son petit théâtre de bois, des pièces du terroir, écrites pour des montagnards et jouées par eux ». Quoiqu'ayant vu beaucoup de pays, puisqu'il couronna ses études à Rome et qu'il s'en fut jusqu'en Extrême-Orient organiser les missions de l'Abbaye de St-Maurice, il s'en est tenu jusqu'ici à un répertoire exclusivement valaisan : s'adressant à notre peuple il s'est appliqué à s'en adapter l'âme et l'esprit : cette sympathie lui valut la bourgeoisie d'honneur de Finhaut et ce Valaisan de choix l'est ainsi devenu de droit ; sa nouvelle patrie peut être fière de cette acquisition. Car M. Poncet a le sens inné du dramatique. Sur les bancs du collège déjà, il amusait ses camarades par des piécettes de circonstance. Sa première pièce livrée au public fut *Les Sarrasins au Couvent*, jeu en un acte joué par les collégiens de St-Maurice en 1923. C'est avec un égal bonheur qu'il affronte le drame (*L'Avalanche*, 1932 ; *L'Auberge du Génépi*, 1937) ; la farce (*Les Rogations*, 1937 ; *Un tiers de mulet*, 1938)¹ ; le mystère (*Terres romandes*, martyre du Roi Sigismond de Bourgogne joué lors du Tir cantonal valaisan en 1937 ; *La Passion des Martyrs d'Agaune* représentée à l'occasion du pèlerinage vaudois à St-Maurice, le 22 septembre 1940).

Contraint de proportionner à des ressources matérielles réduites la réalisation de vastes ambitions patriotiques, religieuses et esthétiques, M. Poncet s'entend à tirer d'une intrigue peu compliquée et d'une mise en scène simplifiée, le maximum de surprise, de gaieté ou d'émotion. Si dans leur concision, ses drames ont de la rudesse et de la violence, ses comédies, ses farces plutôt sont marquées au coin d'une bonne humeur communicative et d'une drôlerie irrésistible. Quant à ses mystères, M. Poncet eut l'ingéniosité et la bonne fortune d'en pouvoir rehausser l'effet par l'accompagnement de musique et de chœurs dus au maître Broquet, son talentueux confrère.

* *Le Vieux Pays* de St-Maurice a joué en 1939 une autre comédie inédite de lui : *Grégoire et Florine*, accompagnée de chants et de danses.

André Marcel enfin, Vaudois, est journaliste à Sion. La polémique et le pamphlet sont plus son fait que le reportage des nouvelles et la revue de l'actualité. Sa plume est volontiers acérée, trempée dans un picrate concentré. Ce disciple d'Henri Rochefort et de Georges Clemenceau, qui aurait fait florès en France au temps épique de la *Libre Parole* et de *l'Intransigeant*, est à l'occasion mordant, caustique, rosse, voire féroce. Je plains ses victimes ou ses adversaires qui le prennent au sérieux ou au tragique, mais, comme tous les impulsifs, il a par ailleurs des réserves de délicatesse et de générosité qu'il sort à bon escient. Sa verve malicieuse et caustique, prompte à saisir l'envers des gens et des choses, se donne le même libre cours dans ses revues et pièces de théâtre, dont il publia quelques-unes dans le *Mois théâtral*, la nouvelle revue des auteurs de la Suisse romande : *Les dernières nouvelles*, *La Foire au mariage*, *La Présentation*, *Le Règne de la Justice*.

Je m'arrête, pour votre plus grand soulagement, sans aborder nos écrivains d'Outre-Raspille, ni nos historiens, ni nos théologiens, ni nos naturalistes¹, espérant leur consacrer, si Dieu me prête vie et santé, des notices spéciales complémentaires à *Mon Valais intellectuel* devenu aussi anachronique que son auteur.

La plupart des noms que j'ai relevés ont reçu la consécration de la critique et du public ou sont en train de la gagner. Certains même, comme M. Zermatten et P. Courthion ont dépassé, largement dépassé le cadre du Valais et de la Romandie et ont indiscutablement la classe internationale.

On voit quelle est en réalité l'abondance et l'importance du mouvement littéraire contemporain en Valais, auquel dans son récent *Petit panorama des lettres romandes*²,

¹ J'ai traité déjà le *Théâtre populaire* en Valais ainsi que la *Musique* et la *Presse* dans des études spéciales.

² *Portraits d'écrivains romands contemporains* (1940).

M. Edouard Martinet, tout en s'efforçant de lui rendre un juste et sympathique hommage, a fait une place par trop modeste.

La floraison est riche et réjouissante. Jamais nous n'avions assisté, depuis la Renaissance, à un tel essor que la crise et la guerre semblent stimuler plutôt qu'entraver. Le temps perdu a été magnifiquement rattrapé : nous ne sommes pas jaloux de nos Confédérés et moins encore ambitieux de les dépasser, mais, quand même, nous avons souffert si longtemps de notre réputation d'infériorité qu'une revanche, même tardive, ne serait que légitime et raisonnable...

Ah ! qu'il est joli ce conte de Perrault où Cendrillon, la petite souillon méconnue, dédaignée de ses sœurs, finit par devenir princesse !

Les Giettes s/ St-Maurice, janvier 1941

J.-B. BERTRAND